

XYZ. La revue de la nouvelle

La rivière Preston

Monique LaRue



Numéro 11, automne 1987

Nouvelles d'une page

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2917ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LaRue, M. (1987). La rivière Preston. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (11), 55–55.

La rivière Preston

Monique LaRue

C'était en novembre. Mon médiocre métier de voyageur m'avait obligé à repasser par le paysage désolé où j'avais vécu enfant. Les mains crispées sur le volant, j'enfonçais l'accélérateur. Puis mon moteur m'abandonna brusquement, au lieu-dit «la rivière Preston». Je ne m'attardai guère dans cette morne décharge jonchée de bouleaux morts. Je me mis à marcher sur le bord de la route. À cette époque de l'année, autrefois, je souffrais de l'asthme, causé par les moisissures dans la forêt. Contemplant ces solitudes immémoriales, je marmonnais pour moi-même des paroles amères, comme pour couvrir l'écho de mes pas... Fermes abandonnées! folle colonisation! terre de Caïn! Je débouchai en maugréant à la croisée des chemins.

Le magasin général, couleur sang de boeuf, m'apparut inchangé. La clochette tinta quand j'ouvris la porte. Les agrès de pêche, les vestes de chasseur, les relents de cuisine. Même les bonbons aux noms puérils étaient encore sur le comptoir : boules de coco, outils de chocolat, lunes de miel. Soulevant le rideau de cretonne qui dissimulait l'arrière-boutique, une femme apparut. Que dis-je! C'était la beauté, ignorant tout d'elle-même! Avec sa chevelure vénitienne, ses prunelles de velours, un Titien, un Véronèse me regardait sans parler. Je la reconnaissais. Diane? murmurai-je malgré moi. Non, corrigea-t-elle timidement, Diane est morte depuis longtemps...

Mais je ne comprenais pas. Je ne voulais pas comprendre. Tes yeux, que j'ai cru revoir dans un musée en Italie, ta blouse qui bâillait, quand tu vendais les bonbons aux gamins, lui racontais-je mentalement. Je suis sa fille, expliqua-t-elle avec une sorte de pitié gênée. Je revins brutalement à la réalité. Dans le spasme ancien qui me serrait la poitrine, le temps, la vie, révélaient d'un coup leur humaine échéance au vieillard que j'étais soudain, dans mon corps d'enfant.